

« *ILS RASSEMBLENT CE QU'IL Y A DE BEAU* »

*Sur Matthieu XIII, 47-50*

*(47) Le royaume des Cieux est encore semblable à un filet qui a été jeté dans la mer et qui en ramasse de tout genre. (48) Quand il est rempli, l'ayant remonté sur le rivage et s'étant assis, ils rassemblent ce qu'il y a de beau dans des vases, mais ce qui est pourri, ils le jettent dehors. (49) Ainsi en sera-t-il à la fin du temps : les anges sortiront et sépareront les mauvais du milieu des justes. (50) Et ils les jetteront dans la fournaise du feu. Là seront les pleurs et les grincements des dents.*

Ce passage est scandé par la présence, par trois fois, du même verbe « jeter ». Nous lisons, en effet : *...un filet qui a été jeté dans la mer...* ensuite : *ce qui est pourri, ils le jettent dehors...* et enfin : *ils les jetteront dans la fournaise du feu*. Mais, comme on va l'observer, il s'en faut que la mention de ce même geste ait chaque fois la même signification.

D'abord, quand *le filet... a été jeté dans la mer*, il s'agit alors d'un contact et même d'une immersion, préalables eux-mêmes à un certain rassemblement. Mais dans celui-ci règne la plus grande confusion, puisque, lisons-nous, *il en ramasse de tout genre*.

En revanche, ensuite, quand nous lisons que *ce qui est pourri, ils le jettent dehors*, le même verbe signifie, au contraire et exclusivement, la séparation.

Enfin, quand revient pour une dernière fois ce même verbe, c'est pour signifier, plus que le rejet, la destruction par le feu même et, en outre, la douleur dont s'accompagne cette destruction *dans la fournaise du feu*, puisque *là seront les pleurs et les grincements des dents*.

Or, il est remarquable que l'événement du tri ne se produise *qu'à la fin du temps*, lorsque le *filet est rempli*. En effet, c'est alors seulement que *les anges sortiront et sépareront les mauvais du milieu des justes*.

Bien sûr, on demandera : pourquoi donc attendre *la fin du temps* pour procéder à ce partage ? Et sans doute faut-il répondre : mais parce que c'est dans le cours du *temps* lui-même, et avant même le *temps* du ramassage indifférencié, qu'est venue la malice des *mauvais* et aussi la justice des *justes*. Ainsi ne doit-on pas entendre que les uns et les autres étaient dès le départ ce qu'ils sont devenus. Chacun d'eux a une histoire singulière, qui lui est propre, quoi qu'il en soit de son regroupement avec d'autres qui lui ressemblent. Initialement, quand le filet les

ramasse, ils sont seulement divers, *de tout genre*. C'est seulement *la fin du temps* qui fait l'un définitivement *beau*, l'autre définitivement *pourri*.

Or, cette *fin du temps* publique et universelle, s'est en quelque façon anticipée, puisque le *beau* et le *pourri* n'ont pas attendu qu'elle arrive pour devenir ce qu'ils sont devenus. Autrement dit, *la fin du temps* n'est pas devant nous comme une échéance future : elle consiste dans la gravité avec laquelle nous devons présentement considérer chaque moment du *temps*, puisque c'est dans le *temps*, avant même qu'il ne se termine, que *mauvais* et *justes* accèdent à une existence qui leur est propre, deviennent *mauvais* ou *justes*.

Ainsi la parabole n'est-elle pas une chronique de ce qui fut, comme si *la fin du temps* était arrivée, ni même un récit anticipé de ce qui sera : elle est un avertissement adressé, dans l'imminence du présent, à quiconque, aujourd'hui, en ce moment même, est capable de l'entendre.

Certes, il est tentant de considérer que d'emblée, et comme par nature, nous sommes ou *mauvais* ou *justes*, que le *temps*, en durant, ne peut rien changer de ce que nous sommes devenus, bref, que les jeux sont faits. Mais pourquoi donc, sauf à prétendre en avoir atteint la *fin*, le *temps* nous aurait-il déjà immobilisés en une essence ? Pourquoi, si l'on ose s'exprimer ainsi, le *temps* ne serait-il pas plutôt notre chance ou, mieux, notre grâce ?

En vérité, une même question nous est adressée à tous et à chacun, et en ce moment même, dans le *temps*, puisqu'il n'est pas fini : à quelque *genre* que j'appartienne, que je sois *beau* ou *pourri*, *mauvais* ou *juste*, quelle suite donnerai-je présentement à la capture dont je suis l'objet ? Car l'événement de la capture n'est pas révolu, il est toujours actuel. *Le royaume des Cieux est... semblable à un filet qui a été jeté dans la mer et qui en ramasse de tout genre*. C'est donc vers le présent qu'est dirigée notre attention, un présent dans lequel personne n'est d'emblée, et comme naturellement ou, pire, fatalement, ou *beau* ou *pourri*, ou *mauvais* ou *juste*. Bref, un présent dans lequel chacun est pris, capturé même, répétons-le, mais dans lequel il peut aussi devenir autre qu'il n'était déjà. Pourquoi donc ? Mais parce que, selon le mot de Péguy à propos de Bergson, avec le présent nous sommes indéfiniment situés toujours à nouveau « dans le précaire, et dans le transitoire, et dans ce dévêtu qui fait proprement la condition de l'homme. » Ainsi donc, paradoxalement, parce que nous sommes pris par le présent, nous sommes libres !

Quant aux *anges*, ils ne sont pas pour aujourd'hui, mais pour la *fin du temps*. Aussi parle-t-on d'eux et de leurs œuvres au futur : *les anges sortiront et sépareront les mauvais du milieu des justes. Et ils les jetteront dans la fournaise du feu. Là seront les pleurs et les grincements des dents*.

Guy LAFON

Clamart, le 20 janvier 2012